



**HAL**  
open science

## Le corps joyeux et ses affects

Nicolas Go

► **To cite this version:**

Nicolas Go. Le corps joyeux et ses affects. Philosophy of Education in Praxis [4th Meeting] Philosophical Body / Body in education, May 2016, Rhodes, Greece. hal-02158625

**HAL Id: hal-02158625**

**<https://hal.science/hal-02158625>**

Submitted on 3 Jul 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Le corps joyeux et ses affects

Nicolas Go, Université Rennes 2, CREAD (EA 3875)

Nous savons tous l'importance qu'a pris, dans notre tradition intellectuelle européenne, le thème ancien de la séparation de l'âme (*psychè*) et du corps (*soma*). Et en effet, il est difficile de trouver des textes de l'Antiquité gréco-romaine, de la chrétienté, et de la modernité, qui ne s'en trouvent pas d'une manière ou d'une autre affectés. Que cette séparation se trouve affirmée (comme chez Platon) ou contestée (comme chez Spinoza), elle constitue un enjeu de questionnement continu que l'avènement des sciences contemporaines n'a pas tout à fait ruiné. Et même si les problèmes théoriques se sont transformés, posant aujourd'hui de nouvelles questions – comme celles de savoir jusqu'à quel point le cerveau est cause de la pensée, ou si la conscience peut être réduite à des interactions entre neurones – la réalité sociale, institutionnelle, et ses discours communs n'en restent pas moins largement structurés par cette dualité, bien souvent hiérarchisée : entre activités physiques et disciplines de l'esprit, métiers manuels et métiers intellectuels, santé du corps et santé mentale, etc.

C'est donc en quelque sorte *contre* un certain arrière-plan des représentations et des pratiques sociales qu'est fatalement conduite à s'affirmer toute tentative de penser et de mobiliser le corps. Si la notion de l'âme est depuis longtemps déjà controversée et son usage le plus souvent métaphorique, celle du corps reste très actuelle et particulièrement problématique. Hormis certaines croyances religieuses, l'âme sans le corps n'est rien, mais le corps sans l'âme reste tout.

Ceci étant dit, je me contenterai d'attirer modestement votre attention sur trois points : d'un point de vue théorique, l'ancienne distinction de l'âme et du corps ne doit pas faire oublier le caractère *nécessaire* des relations entre les deux, et ceci dès Platon ; ensuite, si l'on s'en tient aux *pratiques* philosophiques effectives, le corps a tenu une place beaucoup plus importante qu'on ne l'envisage généralement ; enfin, concernant la pratique éducative, la reprise et transformation de la question spinoziste « que peut le corps ? » pourrait bien constituer un levier important contre les apories de la sempiternelle formule « que faut-il enseigner et comment ? ».

**Première idée:** le thème de la séparation de l'âme et du corps renvoie, de façon beaucoup plus essentielle, à celle de *leurs rapports*. Si la doctrine platonicienne (et pythagoricienne) a affirmé cette séparation, nombreuses sont les théories qui l'ont contestée, à commencer par Aristote lui-même qui considérait deux aspects inséparables d'une même substance, ou Épicure et avec lui Lucrèce pour qui l'âme est corporelle, naît et meurt avec le corps auquel elle est intimement liée (« l'âme se mêle si intimement aux veines, à la chair, aux nerfs, aux os, que les dents elles-mêmes participent à la sensibilité » *de natura rerum* III-686), ou encore Galien de Pergame qui faisait dépendre toutes les maladies du corps et de l'âme d'un mauvais tempérament du corps sur lequel elles agissaient à leur tour. Mais plus encore, Platon lui-même, bien qu'affirmant du corps qu'il « nous tient en esclavage », « nous ôte vraiment et réellement toute possibilité de penser » (*Phédon* 66), reconnaît précisément la relation âme-corps et, très longtemps avant Galien, définit cette relation en terme d'équilibre : « pour ce qui concerne la santé et la maladie, la vertu et le vice, aucun équilibre et aucun déséquilibre ne présentent plus d'importance que ceux de l'âme elle-même avec le corps lui-même [...] : ne mouvoir ni l'âme sans le corps, ni le corps sans l'âme » (*Timée* 87c, 88 c). Qu'il s'agisse des affections du corps, des illusions des sens, ou des passions de l'âme, la recherche de la vérité requiert toujours en même temps un travail sur le corps, et la philosophie commence avec le corps : si le corps se présente comme un cachot, c'est moins par l'œuvre du corps lui-même que par celle du désir, car c'est le prisonnier lui-même qui contribue le plus à serrer ses liens (*Phédon*, 83a). S'il s'agit bien de « purifier l'âme » en l'habituant à se concentrer et se ramasser sur elle-même, c'est « à partir de tous les points du corps » qu'il convient de le faire (*ibid.*, 67d). Tout le monde connaît, sans doute, dans *le Banquet*, les propositions de Diotime sur la fécondité selon le corps et selon l'âme par désir d'immortalité, sur

l'entreprise d'être éducateur afin de définir « ce qu'il faut que soit l'homme qui est un homme de bien et ce à quoi il doit s'employer » (206-209), pour enfin accéder par degrés aux derniers mystères et à la révélation : l'initiation commence par le corps, puis tous les corps (110).

**Deuxième idée:** Laissant de côté la question des doctrines, abordons de façon plus empirique et plus sensible celle des manières d'être et de faire. Je me contenterai, plutôt que d'arguments, de quelques d'exemples en guise d'illustration de l'idée que les pratiques corporelles ont constamment (bien que diversement) tenu une place en philosophie. La marche : les pythagoriciens pratiquaient les promenades solitaires le matin, accompagnées en soirée (confère *Vie de Pythagore* de Jamblique ou Porphyre) comme exercice philosophique recommandé, de même que les aristotéliens surnommés péripatéticiens en raison des leçons faites en marchant, Montaigne déambulant longuement dans sa « librairie » en méditant, ou encore Kant, dont on dit qu'il n'a renoncé à sa promenade quotidienne qu'à deux reprises dans sa vie. Inversement, la méditation assise comme celle, célèbre, de Socrate, abandonnant soudain ses compagnons pour se retirer sous le porche des voisins ou quelque autre lieu (« c'est son habitude de parfois s'écarter ainsi et de rester en plan là où d'aventure il se trouve », *Banquet* 175). On connaît la gymnastique comme propédeutique à la philosophie chez Platon, les ascèses des stoïciens ou celles des cyniques, étreignant les statues couvertes de neige en hiver, se roulant sur le sable brûlant en été et vivant conformément à la nature, les régimes alimentaires des pythagoriciens, végétariens, des épicuriens attachés à une grande frugalité pour l'éducation du désir, des philosophes en général, ces médecins de l'âme si proches des médecins du corps et de leurs recommandations.

**Troisième idée:** On contestera difficilement que la recherche philosophique de la vérité et de la sagesse, et l'histoire des idées (des doctrines, des problèmes et des concepts) que cette recherche a occasionné, s'accompagne d'un enjeu fondamental d'éducation : éducation des disciples par leurs maîtres, et éducation des philosophes par eux-mêmes. Ce que la philosophie peut apporter à l'éducation, c'est une certaine position des problèmes. Dans le contexte qui nous occupe ici, je propose de reprendre la question spinoziste, mise à l'honneur par Deleuze (*Spinoza, philosophie pratique*) : « Que peut le corps ? ». Et s'il est vrai que les problèmes se transforment les uns dans les autres, ce sera d'une manière un peu différente. Spinoza disait « personne n'a jusqu'à présent déterminé quel est le pouvoir du corps » (*Éthique* III, prop. 2 scolie). Si on le sait aujourd'hui beaucoup mieux grâce aux progrès scientifiques, la question nous laisse néanmoins encore assez perplexes, et d'autant plus que les définitions du « corps » varient considérablement selon les cadres théoriques (le cerveau des neurobiologistes n'est pas le « corps-propre » des phénoménologues, ni « l'image inconsciente du corps » des psychanalystes).

Pour faire court, on se contentera de dire la chose suivante : modifions la position du problème, et voyons ce que cela implique. La question est non pas « que doit-on enseigner et comment ? » mais « que peut le corps ? ». La première formulation renvoie les éducateurs à un formulaire de réponses disponibles (il n'en manque pas). La seconde introduit la perplexité et l'incertitude et renvoie à la nécessité d'une enquête. C'est une position radicale. Partir non pas des recommandations transcendantes de l'institution d'État, mais des effets immanents de l'expérience. On ne sait pas ce que peut le corps (son pouvoir de pâtre et d'agir), et plus largement ce que peuvent les corps (dans leurs rencontres entre eux), il faut donc expérimenter. Ajoutons expérimenter tous azimuts.

Par exemple, et pour choisir une pratique réputée intellectuelle plus que corporelle : s'agit-il d'apprendre à écrire ? La question n'est pas : « que faut-il enseigner ? » mais (selon ton degré de puissance, selon ton pouvoir d'affecter et d'être affecté et dans tel agencement) « que peux-tu dans ton rapport à ce langage qu'est l'écriture ? » Il s'agit d'un rapport socialisé, et, selon ma proposition, coopérativement socialisé, de sorte qu'écrire se manifeste comme affect d'écriture. L'éducateur est alors invité à favoriser les conditions d'une expérimentation permettant de vérifier ce que chacun peut, ce qui suppose une pratique de l'écriture libre, dans la longue durée

et la reconnaissance sociale, afin qu'écrire devienne un « exercice spirituel », comme disait Pierre Hadot (*Exercices spirituels et philosophie antique*). Non pas une activité de normalisation institutionnelle, en fonction d'un référentiel (à partir duquel une production sera jugée) mais un acte philosophique, ou existentiel (par lequel une puissance sera effectuée). Non pas une activité scolaire (ou scolastique) mais un processus de transformation de soi (une praxis). L'écriture, et ce dès le très jeune âge, n'est pas la production d'une tâche en rapport à une consigne, mais la production d'une pensée par le texte, par le travail du désir et l'expérience sensible des affects. L'étude devient une expérimentation sociale, où chacun explore et élargit ce dont il est capable selon deux principes : affirmation de l'égalité (Rancière, *Le maître ignorant*) et pratique de la joie (Go, *l'art de la joie*). Affirmation de l'égalité dans la mesure où seule *l'immanence de ce qu'on peut* commande l'action dont chacun reste l'auteur. Pratique de la joie, dans la mesure où *l'accroissement de la puissance d'agir*, coopérativement partagé, qualifie l'expérience. De même que la démocratie est le gouvernement de ceux qui n'ont aucun titre à gouverner, l'éducation est la connaissance de ceux qui n'ont aucun titre à connaître.